

Extrait n°5 du livre :

Née d'une terre inconnue

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Cécile frissonna quand elle descendit sur le quai de la gare d'Andelot en Montagne. Elle fouilla dans son sac à main pour prendre les clés du quatre-quatre. Le parking désert était sombre mais la lune éclairait suffisamment l'entrée de la serrure. Elle ouvrit la portière. Elle fut brutalement bousculée et poussée dans l'habitacle. Elle tomba à plat ventre sur la banquette. Un objet froid lui meurtrissait la nuque. Une voix essoufflée l'affola encore plus.

- C'est un revolver. Ne crie surtout pas ! Va sur le siège passager et ne bouge plus !

Un homme s'installa au volant et démarra. Dans la pénombre, elle ne distinguait pas son visage. Une voiture les croisa. A la lumière des phares à travers le pare-brise, elle reconnut Bruno Mistre. Elle reprit ses esprits.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Tu verras bien.

Ils roulèrent quelques minutes puis le quatre-quatre s'engagea dans un chemin forestier et s'arrêta. Le cuisinier alluma la lampe du plafonnier et braqua son arme en direction de Cécile.

- Si tu fais un geste, tu es morte. Compris ?

Il renversa le sac à main sur le siège puis ouvrit la poche à gant qu'il fouilla fébrilement.

- Si tu n'es pas armée, tu n'es pas flic.

Il ouvrit le portefeuille.

- Tu n'es pas journaliste, non plus. Tu habites à Versailles. Ça pue l'embrouille. Qu'est-ce que tu foutais chez moi ?

Un long silence suivit.

- Tu ne veux pas répondre ? Ce n'est pas grave.

Il sortit la carte grise du quatre-quatre et s'étonna :

- Qu'est-ce que tu trafiques avec la voiture de François Châtelain ?

- Je suis sa fille.

Bruno Mistre se fâcha brusquement.

- Tu te fous de moi ? Il n'avait pas d'enfant. Pour qui travailles-tu ?

Cécile s'enferma dans un mutisme exaspérant. Il soupira :

- C'est bon ! J'ai compris. Tu vas te mettre au volant et me conduire gentiment chez ton patron.

Il enleva les clés de contact et descendit de la voiture en laissant la portière ouverte pour pointer Cécile avec son revolver.

- Va-y, ma cocotte ! Passe par-dessus les leviers de vitesse. Ce n'est pas grave si tu es obligée d'écarter les cuisses. Ça t'est arrivé plus d'une fois. Ça y est ! Tu es bien ?

Il fit rapidement le tour du véhicule pour s'installer sur le siège du passager.

- Tiens, voilà les clés. Je suis plus à l'aise avec les mains libres. Maintenant, démarre !

Cécile recula et emprunta la départementale. Il ne la quittait pas des yeux.

- Je peux savoir où tu m'emmènes ?

- Au prieuré de Vallon.

Bruno Mistre se réjouit.

- Super ! Tu as retrouvé ta langue. Si j'ai laissé une partie de ma jeunesse à cet endroit, j'en connais d'autres qui pourraient y laisser leur peau. Qui est ton patron ?

Elle ne répondit pas.

A l'entrée de Champagnole, elle accéléra dans la rue principale, tourna brutalement, traversa un parking en baissant sa

vitre, freina devant le portail de la gendarmerie et jeta les clés de contact sur le trottoir. Bruno Mistre s'affola et lui appuya le revolver contre la tempe :

- Salope ! Tu es foutue !

Elle alluma la lampe du plafonnier.

- Non ! C'est vous ! Souriez ! Vous êtes filmé par les caméras de vidéo surveillance !

- Va chercher les clés !

- Non ! Donnez-moi votre arme !

- Tu es folle ?

Cécile klaxonna un coup bref.

- Pas de gros mots, sinon je recommence. Le revolver vite !

- Non ! Je vais te tuer.

- Ce n'est pas grave. Ça fait du bruit, une détonation, et vous serez obligé de sortir pour récupérer les clés. Pour passer en gros plan à la télé, il faut compter au moins trente ans de réclusion. C'est cher ! Encore une fois : votre revolver !

Elle tendit sa main droite pendant qu'elle appuyait de la gauche sur le klaxon. Le vacarme ne dura que quelques secondes.

- Tiens ! Tu as gagné ! Partons vite !

- Allez chercher les clés et ne vous planquez pas le visage sous votre veste !

Bruno Mistre exécuta l'ordre puis remonta dans le quatre-quatre. Son visage luisait de transpiration. Elle le félicita :

- Vous êtes bon élève. Maintenant montrez-moi comment fonctionne votre joujou ! Si je dois m'en servir en pleine campagne, je n'aurai pas le temps de lire le mode d'emploi. Je ne suis pas totalement néophyte, je connais le maniement d'une carabine de chasse semi-automatique. Il paniqua en voyant une fenêtre s'éclairer.

- Vingt Dieux, démarrez !

- Pas d'affolement ! Faites-moi une démonstration.

Le cuisinier s'énerva et prit le revolver.

- Vous appuyez là !

- Je le savais. Je vous soupçonne d'avoir actionné la sécurité. Déchargez-le ! J'aimerais l'entendre percuter dans le vide.

Bruno Mistre jura, vida le chargeur de ses balles, le remit en place et appuya sur la détente. Un dé clic prouva sa bonne foi.

- C'est parfait ! Rendez-le-moi ! Je serai capable de le recharger toute seule.

Il soupira. Cécile exécuta la manœuvre que Fabien lui avait enseignée. Elle recula la culasse et sourit en voyant une balle s'engager dans le canon.

- J'ai réussi !

- Bon ! Maintenant démarrez. On ne va pas réveiller ici.

- Sans vouloir jouer avec vos nerfs, je me permets de vous informer de mes intentions. Si vous ne m'obéissez pas à la lettre, je n'hésiterai pas à tirer. Je ne risque absolument rien aux yeux de la justice. Je serai la femme qui a désarmé et tué son ravisseur. Par contre, l'inverse n'est pas vrai. N'est-ce pas ?

- Ça, j'avais compris depuis le début.

- Vous allez prendre le volant. Je vous indiquerai l'itinéraire. Attendez encore quelques instants !

Elle sortit son portable.

- C'est moi, mon chéri. Je suis à Champagnole. J'ai pris en auto stop Bruno Mistre... Oui ! Bruno Mistre... Il me serait beaucoup trop long de te conter par le menu mon aventure... Attends-nous !

Elle raccrocha.

- Nous pouvons partir.

Ce n'est qu'en arrivant à la bifurcation de Vallon que le cuisinier marmonna quelques paroles.

- On va au prieuré ?
- Je vous l'ai déjà annoncé.
- Je ne vous croyais pas.
- Vous aviez tort !

Les phares du quatre-quatre balayèrent la cour. Fabien avait allumé le réverbère et attendait sur le perron. Cécile ordonna :

- Arrêtez-vous et ne sortez pas tout de suite !

Elle descendit, passa devant le capot et braqua le revolver en direction du chauffeur sous les yeux éberlués de son compagnon.

- Mon chéri ! Si tu pouvais me donner un coup de main. Ce serait sympa.

Il resta quelques secondes, statufié par la surprise puis courut dans sa direction. Il balbutia :

- Qu'est-ce que tu as fait ?
- Un prisonnier ! Prends mon revolver ! Fais gaffe, la sécurité n'est pas enclenchée ! Bouge-toi !
- Oui ! Bien sûr !
- Tu es prêt ?
- Ben, oui !
- C'est parfait ! Descendez, monsieur Mistre ! Nous sommes arrivés.

Le cuisinier sortit du véhicule. Les deux hommes se toisèrent du regard. Fabien s'étonna :

- Bruno ! Qu'est-ce que tu fais là ?
- Tu me connais ?

- Bien sûr ! Je suis Patrick... Patrick Lacroix !

- Tu n'es pas mort ?

La question était tellement inattendue que Fabien éclata de rire.

- Non, mon grand ! Pas encore mais il ne faut jamais désespérer.

- Putain ! Je ne te reconnaissais pas avec ta barbe !

Bruno Mistre fit quelques pas en titubant. Les deux hommes se tendirent la main mais ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en se donnant des claques dans le dos. L'élan d'émotion passé, ils se regardèrent encore, comme tétanisés, puis le cuisinier protesta en reniflant.

- Ce n'est pas possible ! J'en chiale. Tout le monde te croit mort. Le choc ! Je n'ai plus de jambes.

Fabien lui posa la main sur l'épaule et le serra contre lui.

- Allez, viens. Revenons ! Nous serons mieux à l'intérieur pour discuter.

Cécile suivit discrètement les deux amis. Bruno poussait joyeusement des jurons à chaque pas, puis éclata en sanglots en pénétrant dans le salon. Il se laissa tomber dans un fauteuil et baissa la tête. Des spasmes secouaient ses épaules. Il se redressa dans un sursaut et contempla le plafond. Des larmes coulaient sur ses joues. Il s'efforçait de cacher son émotion. Il regarda Cécile d'un air fautif :

- Excusez-moi ! Tous mes souvenirs de gosse sont remontés en surface. J'avais douze ans. C'est ici que l'on venait faire les quatre heures. J'ai revu d'un seul coup Fabien et Alain. On se goinfrait de confitures. On faisait les imbéciles mais madame Châtelain ne se fâchait jamais. Elle nous beurrerait d'immenses tartines taillées dans des miches de campagne. François amenait quelquefois des petits chiots pour nous amuser. Il nous

apprenait à ramer. On attrapait des vairons dans des bouteilles et...

Sa gorge se noua. Il avala douloureusement sa salive.

- Et... et... Je ne suis jamais venu lui dire un petit bonjour quand je passais dans la région. Ça me fait chier et j'ai honte. C'est con la vie ! Je devrais être heureux de savoir qu'un pote est toujours en vie et je chiale en me penchant sur le passé.

Il regarda Fabien.

- Tu as trouvé une vraie planque. Depuis quand es-tu là ?

- Depuis le début !

- Tu n'as jamais été emmerdé ?

- Je le suis depuis hier. C'est pour cette raison que je cherchais à avoir de tes nouvelles et à connaître le déroulement de l'enquête.

- En tout cas : bravo !

Il sourit en se tournant vers Cécile.

- Oui ! Bravo ! On peut dire que tu es bien entouré. Tu as une sacrée femme. Tu aurais vu comme elle m'a baisé ! Je pensais l'impressionner mais c'est moi qui ai eu la trouille de ma vie.

Fabien regarda Cécile.

- Oui ! Revenons-en au fait ! Que s'est-il passé exactement ?

- Elle te racontera. Je suis pressé. Je dois être aux casseroles demain à 7 heures. J'ai juste le temps de rentrer. Que veux-tu savoir ?

- Tout sur l'enquête !

- Alors là, je vais être rapide. Ça piétine depuis cinq ans. Officiellement, tu as été enlevé à Cannes.

- Enlevé ?

- Oui ! Ton patron n'ayant plus de tes nouvelles a prévenu la police. Il a déclaré t'avoir prêté sa villa à Cannes. Sur place, les flics ont constaté qu'une porte avait été fracturée et que tout avait été fouillé mais que rien n'avait été emporté. Ils en ont conclu que tu avais été enlevé et probablement assassiné comme mes deux frères. Il est inutile de préciser que ton corps n'a jamais été retrouvé. Tu peux demander à mon avocat. Il a les pièces du dossier.

- J'avais l'intention de me livrer à la police. Qu'en penses-tu ?

- A ta place, je n'hésiterais pas. Tu ne risques absolument rien. Tu avais un alibi en béton quand Fabien a été retrouvé chez toi.

Il jeta un regard furtif à Cécile puis continua.

- Quant à ta cavale, le plus minable avocat démontrera qu'il était du devoir de la police de te protéger. Avec le meurtre de deux de tes amis, une tentative sur ton patron, sans compter l'intervention ratée à Cannes, il était logique que tu te mettes à l'abri, tout seul comme un grand.

- Je suivrai tes conseils.

- A mon avis, il est préférable que tu te dénonces avant que quelqu'un le fasse à ta place.

- Le mieux serait aussi que je prenne ton avocat pour me défendre.

- C'est évident ! Tiens-moi au courant de l'évolution de la situation !

Bruno Mistre se leva.

- Si tu pouvais me ramener à Andelot en montagne, ça m'arrangerait.

Il regarda Cécile en souriant tristement.

- Je suis vraiment désolé ! J'ai réagi comme une brute. Il faut me pardonner. Depuis cinq ans je suis torturé par cette affaire. Je ne parviendrai pas à faire le deuil de mes frères tant que les assassins ne seront pas arrêtés. J'étais certain que vous saviez quelque chose et...

Cécile rebondit en l'embrassant :

- Et c'est vrai ! Je savais quelque chose ! Monsieur Mistre, vous nous avez rendu un service inestimable.

- Malgré moi ! J'espère seulement que ce dénouement relancera l'enquête. Au revoir !